Les matériaux calcaires dans l'art funéraire à Lyon

Hugues Savay-Guerraz

► To cite this version:

Hugues Savay-Guerraz. Les matériaux calcaires dans l'art funéraire à Lyon. Gallia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, 1990, 47, pp.135-144. 10.3406/galia.1990.2906 . hal-01916884

HAL Id: hal-01916884

<https://hal.science/hal-01916884>

Submitted on 20 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives| 4.0 International License

LES MATÉRIAUX CALCAIRES DANS L'ART FUNÉRAIRE A LYON

par Hugues SAVAY-GUERRAZ*

Les monuments funéraires romains de Lyon ont été examinés à la lumière des résultats d'une étude récente consacrée aux roches calcaires des constructions (maisons et monuments) de Lyon et de Vienne gallo-romaines (recherche de l'origine des matériaux fondée sur des analyses pétrographiques). On constate que les principales variétés utilisées sont identiques et que l'évolution générale de l'approvisionnement est comparable. Les monuments funéraires les plus anciens (fin du 1^{er} s. avant J.-C.-première moitié du 1^{er} s.) sont en calcaires tendres, notamment en « pierre du Midi », calcaire miocène importé de la basse-vallée du Rhône. Passé le milieu du 1^{er} s., on note la prédominance d'une roche très dure, le calcaire portlandien du Jura méridional qui va de pair avec la rareté des monuments figurés. On constate cependant la persistance de calcaires plus tendres peut-être en relation avec le niveau social du défunt.

The roman funerary monuments of Lyons have been examined in the light of the results of a recent study focalised on calcareous materials used in the roman constructions (houses and monuments) of Lyons and Vienna (research of the origin of the stones based on petrological analysis). We notice that the same main varieties were used and a similar evolution of the supplying. The earliest monuments (end of the 1st century B.C.-first part of the 1st century A.D.) were built with soft limestones, especially the « pierre du Midi », miocene limestone from the lower part of the Rhône valley. Beyond the middle of the 1st century A.D., we note the predominance of a very hard material, the portlandian limestone from the southern Jura, going hand in hand with the small number of monuments decorated with carved figures. We however notice the persistance of softer limestones, perhaps in connection with the social level of the deceased.

Si l'intérêt exceptionnel des collections épigraphiques lyonnaises a suscité très tôt inventaires et études, en revanche le support de ces inscriptions, c'est-à-dire la pierre dans laquelle elles furent gravées, n'a guère passionné les chercheurs.

Pourtant l'étude des matériaux de construction, de leur origine et de leurs utilisations à travers le temps revêt un intérêt particulier : il est en effet évident que l'artisanat de la pierre qui occupait divers corps de métiers — carriers, transporteurs, tailleurs de pierre, sculpteurs et graveurs — devait tenir une place non négligeable dans l'économie de la Gaule romaine, surtout en milieu urbain.

A Lyon et à Vienne, la variété des matériaux mis en œuvre, l'importance de la consommation bien

attestée par les monuments publics mais aussi par les maisons urbaines et suburbaines qui ont fait l'objet de fouilles récentes (clos du Verbe-Incarné et rue des Farges à Lyon, Saint-Romain-en-Gal), nous ont conduit à mener une étude consacrée aux matériaux calcaires, de la fin du 1^{er} s. avant J.-C. au début du III^e s.¹.

* L'illustration est due à M^{lle} M.-N. Baudrand (fig. 1); M. H. Savay-Guerraz (fig. 2); Musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon (fig. 3-7).

1 H. SAVAY-GUERRAZ, *Recherches sur les matériaux de construction de Lyon et Vienne antiques*, Thèse de 3^e cycle, Histoire et Civilisations de l'Antiquité, Univ. de Lyon 2, 1985, 315 p., dactylographié.

Ce travail avait deux objectifs : tout d'abord, reconnaître sur les sites urbains la nature et la variété des matériaux qui ont été caractérisés par des analyses pétrographiques, puis établir la chronologie de leurs emplois (en tenant compte, dans la mesure du possible, du phénomène des remplois). A ce titre, l'étude des «sols de travail» s'est révélée déterminante. Ces couches formées lors des phases de construction sont constituées par les vestiges de différentes activités : préparation du mortier, mise en forme des moellons, taille et finition des blocs d'architecture, sciage du marbre... De tels contextes nous livrent sous la forme d'éclats de taille une image assez complète de la variété des roches utilisées, alors que la plupart des blocs finis ont eux-mêmes disparu, transformés en chaux (calcaires et marbres) ou remployés. De plus, ces couches intégrées dans un ensemble stratigraphique peuvent être datées avec précision.

Le second objectif était la recherche de l'origine des matériaux ; elle repose sur l'analyse pétrographique comparée de deux ensembles² : l'un constitué par les échantillons recueillis sur les sites archéologiques ; l'autre par des prélèvements effectués sur plus de trente carrières de pierre de taille calcaire du quart sud-est de la France³. L'abondance et la variété des matériaux de qualité, l'existence de voies de communication naturelles et la permanence des lieux d'extraction sont autant d'indices convainquants pour restreindre à cette région le champ des investigations.

Les résultats de cette étude nous apprennent qu'en dépit de l'absence de roches calcaires sur place, l'approvisionnement de Lyon et de Vienne était très diversifié et a évolué en qualité comme en quantité. Plus d'une vingtaine de variétés ont été identifiées alors que les précédentes études en mentionnaient seulement cinq⁴. Les principales régions et massifs

exploités sont le Jura méridional et l'Ile Crémieu, le Mont d'Or et la vallée de la Saône (rive droite, au moins jusqu'à la hauteur de Mâcon), la vallée du Rhône (en aval de Montélimar).

Il a paru intéressant d'étendre l'étude aux monuments funéraires qui offrent par le biais de l'épigraphie des indices chronologiques précieux⁵. De plus, le choix des matériaux obéissait peut-être, outre aux contraintes techniques, à des critères sociologiques qu'il est important d'essayer de cerner.

A Lyon, les seules données dont nous disposons furent acquises au XIX^e s., d'abord par A. Commarmond⁶ puis par A. Allmer et P. Dissard⁷. Selon ces derniers, deux roches calcaires furent successivement mises en œuvre pour la réalisation des monuments funéraires : d'abord la «pierre de Seyssel», caractéristique des monuments les plus anciens de la colonie (de l'époque augustéenne au milieu du I^{er} s. après J.-C.). Ce calcaire tendre et fragile aurait été remplacé à partir du milieu du I^{er} s.⁸ et plus précisément après l'incendie de 65 par le «choin de Fay», calcaire dur qui fut utilisé jusqu'à la fin de la période romaine⁹. En outre, A. Commarmond notait l'emploi du calcaire de Tournus¹⁰.

Comme il en va souvent dans ce domaine, les identifications proposées ont été admises par les auteurs récents¹¹, sans vérification ni critique. Il est vrai que ce type de recherche restait alors anecdotique, d'où l'intérêt de reprendre ce travail sur la base d'une enquête plus rigoureuse, c'est-à-dire fondée sur une étude pétrographique. Précisons d'emblée que nous n'avons pas procédé à l'analyse complète des quelque 350 blocs funéraires d'importance conservés au Musée de la Civilisation gallo-romaine. Nous avons seulement, après examen à l'œil nu, prélevé

2 Ces analyses pétrographiques ont été réalisées au Laboratoire de Céramologie de Lyon (URA 3 du CRA, CNRS) grâce à la bienveillance de MM. M. Picon et A. Desbat. Les échantillons ont été étudiés au microscope sur lames minces. Nous avons bénéficié du concours de géologues, notamment pour l'identification de la micro-faune fossile : M. P. Bernier, maître-assistant à l'Université Lyon I pour les calcaires du Jura, M. M. Philippe, assistant au Musée Guimet d'Histoire Naturelle de Lyon pour les faciès du Miocène de la vallée du Rhône et de la Provence (Pierre du Midi).

3 Auxquelles il faut ajouter toutes les carrières de pierre du Midi étudiées par M. Philippe, cf. M. PHILIPPE et H. SAVAY-GUERRAZ, La pierre du Midi à Lyon et à Vienne à l'époque gallo-romaine. Utilisation, chronologie et provenance, *Bulletin de la Société Linéenne de Lyon*, 58, 1989, p. 141-172.

4 A. AUDIN et Y. BURNAND, Le marché lyonnais de la pierre sous le Haut-Empire romain, *Actes du 98^e Congrès National des Sociétés Savantes*, 1975, p. 157-181.

5 A. AUDIN et Y. BURNAND, Chronologie des épitaphes romaines de Lyon, *Revue des Études Anciennes*, LXI, 3-4, 1959, p. 320-352. La généralisation de la mention DM est placée à la période 3 (70-115 après J.-C.), celle de l'*ascia* à la période 4 (115-140).

6 A. COMMARMOND, *Description du musée lapidaire de la ville de Lyon*, Lyon, 1846-1854.

7 A. ALLMER et P. DISSARD, *Inscriptions antiques de Lyon*, Lyon, 1888-1893 (abrégé par la suite en A.D.), III, p. 27-28, 41 et 376.

8 «Après l'incendie de l'an 65 et l'abandon de la pierre de Seyssel, reconnue mauvaise et remplacée par le dur calcaire de Fay», A.D., III, p. 476.

9 Le terme de choin dont l'origine est inconnue désigne dans la région lyonnaise (au sens large) une pierre de taille dure.

10 A. COMMARMOND, *op. cit.*, p. LXXI-LXXII.

11 A. AUDIN et Y. BURNAND, Le marché lyonnais de la pierre sous le Haut-Empire romain, *loc. cit.*

Fig. 1 — Carte des carrières de pierres calcaires utilisées dans les monuments funéraires lyonnais.

une trentaine d'échantillons¹² qui ont été étudiés à la loupe, ce qui a permis d'identifier les faciès les plus caractéristiques. Ces observations ont été confrontées aux résultats de l'étude menée sur les roches calcaires des constructions de Lyon et de Vienne : il

12 Je remercie M. J. Lasfargues, conservateur du Musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon et M. F. Leyges, conservateur adjoint, qui m'ont donné toute latitude pour réaliser ce travail.

apparaît clairement que les principales variétés utilisées dans l'architecture furent également choisies pour des usages funéraires.

Les résultats présentés ici ne constituent donc qu'une première approche qui pourrait être précisée et prolongée par l'étude technique des monuments (architecture, modénature, traces de taille...).

La plupart des monuments funéraires lyonnais (plus de 90 %) sont en pierres calcaires¹³. Par leur mode de gisement souvent stratifié et l'homogénéité de leur texture, ces roches ont été préférentiellement choisies pour l'extraction et la taille de blocs aux formes géométriquement définies. Leur dureté varie beaucoup selon les faciès¹⁴.

Par ordre chronologique, apparaissent d'abord deux variétés de calcaires tendres : la « pierre du Midi » et la pierre de Seyssel.

On appelle pierre du Midi certains faciès des dépôts calcaires miocènes de la vallée du Rhône, de la Provence et du Languedoc¹⁵. Plus précisément, il s'agit ici de calcaires burdigaliens. C'est une pierre de taille d'excellente qualité, qui a été intensément exploitée de l'Antiquité à nos jours et dont il reste aujourd'hui d'impressionnantes carrières. L'étude pétrographique (fondée notamment sur la paléontologie) ne permet pas de fixer avec précision l'origine des blocs exportés jusqu'à Lyon, car des faciès identiques se retrouvent dans plusieurs bassins sédimentaires. On peut cependant proposer un certain nombre de carrières (fig. 1) dont les produits présentent des caractères proches de ceux des blocs lyonnais : le groupe des carrières du Tricastin, Saint-Paul-Trois-Châteaux et Saint-Restitut (Drôme); les carrières du secteur des Alpilles : celles de Glanum (déjà signalées par A. Audin¹⁶); celles des Baux, celles de Fontvieille et également celles de Beaucaire

13 Les autres sont en marbre blanc, excepté le cas isolé d'une stèle en molasse (grès tendre local). Dans les monuments funéraires, nous comprenons tout élément en pierre taillée susceptible de supporter une épitaphe : plaques, stèles, cippes (blocs en forme d'autel), coffres, sarcophages et constructions (mausolées).

14 La classification des pierres de taille qu'utilisaient traditionnellement les professionnels est fondée sur la densité et le degré de résistance à l'écrasement; elle comprend les catégories suivantes : très tendre, tendre, demi-ferme, ferme, dure, froide.

15 Matériau que les géologues désignent encore sous le terme de « molasse ». Voir M. PHILIPPE, *Le Miocène, la « pierre du Midi » et l'Homme*, *Lithiques*, 1, 1985, p. 17-28 et 2, 1985, p. 80-81.

16 A. AUDIN, *Lyon miroir de Rome dans les Gaules*, Paris, 1965, p. 17.

Fig. 2 — Le mausolée du sévir Turpio.

et quelques carrières du bassin d'Avignon (Les Angles)¹⁷.

Cette roche de couleur blanche à grise est composée en grande partie de débris d'organismes fossiles agglomérés, certains microscopiques (calcaire biodétritique). C'est une pierre qui se prête particulièrement bien aux travaux de sculpture, mais qui est suffisamment résistante pour être utilisée dans les éléments porteurs (colonnes...) ou de revêtement (gradins, seuils...). C'est le matériau des monuments funéraires les plus anciens de Lyon retrouvés à Trion à la fin du siècle dernier¹⁸. Ils appartenaient à la

nécropole qui s'étendait le long de la voie d'Aquitaine, de l'époque augustéenne au milieu du 1^{er} s. après J.-C.

En effet et contrairement aux indications de A. Allmer et P. Dissard¹⁹, souvent reprises ultérieurement, la plupart de ces monuments ne sont pas en pierre de Seyssel, mais en pierre du Midi. Ce sont notamment trois des cinq mausolées remontés sur la place Werner : celui du sévir Q. Calvus Turpio, décoré d'une frise de rinceaux (fig. 2), celui dit de Satrius, avec une frise de bucranes et celui dit de Julia orné d'une porte sculptée, ainsi que le mausolée de Salonus (il n'en reste que quelques éléments dont un grand chapiteau de pilier et une statue en toge). Provenant également de Trion, on peut mentionner la stèle fragmentaire d'un édile de la colonie²⁰. La mise au jour récente de nouvelles bases de mausolées dans ce quartier²¹, toutes en pierre du Midi, tendrait à montrer que ce matériau était majoritaire à cette époque dans l'art funéraire. On peut citer d'autres monuments que l'épigraphie (formules et écriture) rattachent à la première moitié du 1^{er} s. telles les deux plaques des affranchis Seleucus et Clementus découvertes dans la nécropole à incinération de la rue P.-Audry²². Quelques blocs datés de la seconde moitié du 1^{er} s.²³ attestent également l'emploi de ce matériau.

En revanche, il est exceptionnel parmi les blocs postérieurs au 1^{er} s. après J.-C. portant la mention DM et/ou l'*ascia*. Cela est en accord avec ce que l'on observe dans l'architecture, où il ne semble plus utilisé à Lyon passé le milieu du 1^{er} s. La mise en valeur de ressources plus régionales, évitant un long transport à contre-courant sur le Rhône et le développement du travail des calcaires durs expliquent cette désaffection.

Nous avons néanmoins reconnu la pierre du Midi parmi les rares monuments figurés découverts à Lyon ; il s'agit de la stèle de Claudius Ingenius, centenier-cataphractaire, représenté à cheval, avec

¹⁹ *Ibid.*, p. 2, 85 et 227.

²⁰ *CIL* XIII, 1917 = A.D. 142.

²¹ Travaux du Service municipal d'archéologie de Lyon, sous la responsabilité de B. Mandy.

²² Tous ces monuments se rattachent à la période I de A. Audin et Y. Burnand (1-40 après J.-C.).

²³ P. WUILLEUMIER, *Inscriptions latines des Trois Gaules* (abrégé W.), 17^e suppl. à *Gallia*, Paris, Éd. du CNRS, 1963 (rééd. 1984), n° 248 (Aurelius Anicius) et *CIL* XIII, 2119 = A.D. 298 (Curtius Anthiocus), période 2 de A. Audin et Y. Burnand (40-70 après J.-C.), ainsi que la stèle de Iulius Speratus, sévir de la fin du 1^{er} s. : J.-F. REYNAUD, B. HELLY et M. LE GLAY, Nouvelles inscriptions de Lyon, *Gallia*, 40, 1982, p. 122-148.

¹⁷ Voir l'étude géologique détaillée réalisée par M. Philippe dans M. PHILIPPE et H. SAVAY-GUERRAZ, La « pierre du Midi » à Lyon et à Vienne..., *loc. cit.*, p. 153-170.

¹⁸ A. ALLMER et P. DISSARD, *Trion, antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement au quartier de Lyon dit de Trion*, Lyon, 1887-1888.

Fig. 3 — Stèle d'un soldat cataphractaire.

ses deux servants (fig. 3). Cette tombe date de la fin du III^e s.-début du IV^e s.²⁴. Il est probable que le sculpteur a remployé un bloc importé bien antérieurement. Signalons également la découverte récente, sur la rive gauche du Rhône, près de la voie d'Italie, d'une stèle en pierre du Midi avec la mention DM²⁵.

La pierre de Seyssel est un calcaire crayeux urgonien qui affleure dans le Jura méridional, de part et d'autre du Rhône au sud de Bellegarde. Les carrières ouvertes dans une gorge sur les bords

mêmes du fleuve ont fait l'objet d'études topographiques et historiques détaillées²⁶. Il apparaît dans les constructions lyonnaises à l'extrême fin du I^{er} s. avant J.-C. et son utilisation a sans doute été continue durant toute la période romaine, notamment pour réaliser les éléments sculptés. C'est un matériau tendre, à grain fin et homogène, de couleur blanche.

Dans l'art funéraire, il est présent, en même temps que la pierre du Midi, dans les monuments de la nécropole de Trion; deux des bases de mausolées remontées sur la place Werner, celui dit de Quintus Valerius et celui dit de Julius Severianus²⁷, monuments antérieurs au milieu du I^{er} s., sont en pierre de Seyssel. Il en va de même pour les stèles du I^{er} s. : sur les onze monuments classés par A. Audin et Y. Burnand dans la période 2 (40-70 après J.-C.) que nous avons observés, cinq sont en pierre de Seyssel²⁸. Mais contrairement aux conclusions des chercheurs du siècle dernier, ce matériau n'est pas délaissé ultérieurement. Nous avons en effet identifié au moins dix cippes dont l'épithaphe gravée dans ce calcaire porte la mention DM et/ou l'*ascia*²⁹ (fig. 4).

Comme l'avaient noté A. Allmer et P. Dissard, le «choin de Fay» calcaire portlandien du Jura méridional, fut utilisé à partir du milieu du I^{er} s. après J.-C. Les données récentes permettent de dater son apparition dans l'architecture au cours des années 45-60 (thermes de la rue des Farges)³⁰. Il devient ensuite très fréquent dans les constructions publiques, mais aussi dans les maisons (grandes

26 P. DUFURNET, Pierre blanche et carrières antiques de Seyssel, *Actes du 96^e Congrès National des Sociétés Savantes*, 1976, p. 245-272; — Id., Pierre blanche et carrières de Seyssel, *Le monde alpin et rhodanien*, nos 3-4, 1973, p. 129-159.

27 A.D., p. 35-36.

28 *CIL* XIII, 1951 = A.D. 151 (L. Gavius Fronto, sévir augustal), 2148 = A.D. 314 (L. Gavius Firm...), 2266 = A.D. 378 (S. Selius Homullinus), 2309 = A.D. 409 (... Uxassonius Niger), W. 249 (Marcus Carpinario).

29 Par exemple : *CIL* XIII, 2089 = A.D. 279 (x..., frère de Carantia Secundina) et 2130 = A.D. 305 (Epiclesis), période 3 de A. Audin et Y. Burnand (70-115 après J.-C.); 2064 = A.D. 257 (Antonia Festilla), période 4 (115-140 après J.-C.); 2030 = A.D. 218 (Septimius Julianus, savonnier) et 2240 = A.D. 361 (Primanus Secundinus), période 5 (140-240 après J.-C.); la stèle de Vera Exupera (première moitié du III^e s.) cf. J.-F. REYNAUD *et al.*, *Nouvelles inscriptions...*, *op. cit.*, p. 142.

30 A. DESBAT, *Les fouilles de la rue des Farges à Lyon (1974-1980)*, Groupe lyonnais de recherches en archéologie gallo-romaine, Ville de Lyon et CNRS, Lyon, 1985 et H. SAVAY-GUERRAZ, La pierre de taille des thermes, in : *Jadis rue des Farges, archéologie d'un quartier de Lyon antique*, Catalogue de l'exposition, Lyon, Musée de la Civilisation gallo-romaine, 1986, p. 27-28.

24 *CIL* XIII, 1848 = A.D. 86 (= ESPÉRANDIEU, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, III. *Lyonnaise*, 1^{re} partie, 1780). Épitaphe placée dans la période 6 (240-310 après J.-C.) de A. Audin et Y. Burnand.

25 Fouille menée par M. Monin (Service municipal d'archéologie) le long de la rue des Trois-Pierres.

Fig. 4 — Épitaphe du mausolée de Q. Acceptius Venustus.

habitations de Saint-Romain-en-Gal par exemple). C'est une roche tout à fait remarquable par son extrême dureté et la finesse de son grain (calcaire sublithographique) : certains faciès présentent même un aspect voisin de celui des roches siliceuses comme le silex. Elle est très dense (2600 kg/m³), difficile à travailler (pierre froide dans la classification des tailleurs de pierre), mais d'une résistance à toute épreuve. Sur une cassure, la roche est couleur « café au lait », mais exposée à l'air, elle se recouvre d'une patine blanche. Ce calcaire se débite naturellement en strates volumineuses dont l'épaisseur est parfois supérieure à 1 m. Il affleure à l'extrémité méridionale du Jura, de part et d'autre du Rhône dans les régions de Peyrieu (Ain) et de Morestel (Isère). On suppose qu'il existait au moins deux carrières dans l'Antiquité : l'une près de Brangues (Isère), où au cours de nos prospections, nous avons retrouvé les restes d'extraction déjà signalés au siècle dernier par A. Commarmond³¹. Parmi les blocs abandonnés en cours de mise en forme, certains présentent des modules tout à fait comparables à celui des grands cippes des II^e-III^e s. L'autre est localisée à Fay, près de Peyrieu (Ain), sur la foi d'une tradition ancienne difficile à vérifier aujourd'hui car toute trace d'extraction antérieure au XX^e s. a disparu³². D'un point

de vue pétrographique, ces deux affleurements présentent des caractères identiques (fig. 1).

C'est le matériau par excellence des monuments funéraires, à l'exception des plus anciens. Un comptage réalisé dans les réserves du musée et portant sur 93 éléments nous a montré qu'il représente 80 % des stèles postérieures au I^{er} s.³³

La rareté des monuments plus anciens explique pourquoi le choin de Fay est très largement majoritaire dans les collections du musée. Excepté le marbre, c'est aussi le matériau quasi unique des sarcophages particulièrement imposants découverts à Lyon : celui de M. Primus Secundianus par exemple, ou celui de J. Vindicia Luperca, datés de la fin du II^e s.³⁴

ment s'est ouvert récemment une vaste exploitation destinée à fournir des matériaux d'enrochement aux travaux d'aménagement du cours du Rhône.

33 Voici quelques exemples, suivant la sériation chronologique de A. Audin et Y. Burnand : période 3 (70-115) : *CIL* XIII, 1956 = A.D. 154 (S. Iulius Helius, sévir), 1959 = A.D. 155 (L. Lucretius Campanus), 1821 = A.D. 96 (M. Oppius Placidus, chef du collège des haruspices), 2128 = A.D. 304 (Domitia Nicé); période 4 (115-140) : *CIL* XIII, 1825 = A.D. 42 (Valeria Iuliane, fille d'un affranchi impérial), 2246 = A.D. 365 (Emmius Eglectinus); période 5 (140-240) : *CIL* XIII, 1828 = A.D. 72 (Aemilius Venustus, soldat), 1890 = A.D. 46 (L. Septimius Mercellinus, centurion), 1924 = A.D. 139 (C. Valerius Sacer, décurion); période 6 (240-310) : *CIL* XIII, 1880 = A.D. 34 (Pontia Martina), 1910 = A.D. 143 (mausolée de Q. Acceptius Venustus, décurion), 1972 = A.D. 162 (... Toutius Incitatus, sévir augustal et naute de la Saône).

34 *CIL* XIII, 1928 = A.D. 33 et 1905 = A.D. 166.

31 A. COMMARMOND, *op. cit.*, p. LXXI.

32 Cette carrière était déjà considérée comme romaine au début du XIX^e s. par L. FLACHÉRON, Mémoire sur la pierre de choin de Fay, *Archives Historiques et Statistiques du Département du Rhône*, II, 1825, p. 237-242. A cet emplace-

A. Commarmond avait noté la présence d'un calcaire oolithique qu'il attribuait à la région de Tournus. Il s'agit du calcaire bathonien qui affleure sur la rive droite de la Saône. Nous pensons qu'il provient plutôt des affleurements de Lucenay, Anse, Pommiers situés entre Lyon et Villefranche, qui offrent un faciès différent de celui des carrières de la région de Tournus. C'est la « pierre de Lucenay », à grain moyen, oolithique, demi-ferme à ferme, blanc-jaunâtre. En effet, contrairement à l'opinion de A. Commarmond qui a longtemps prévalu³⁵, ce calcaire fut exploité avant le ^{xii}^e s. : nous l'avons identifié dans plusieurs constructions des ⁱ^{er} et ⁱⁱ^e s., notamment les thermes de la rue des Farges, le soubassement d'une fontaine découverte au Verbe-Incarné³⁶, l'aqueduc du Gier et les piliers du portique découvert derrière l'Odéon et postérieur à ce monument. Son emploi dans l'art funéraire paraît limité : un monument du ⁱ^{er} s. et cinq autres postérieurs³⁷. Il est intéressant de noter que leur faciès diffère légèrement de celui des blocs identifiés dans les constructions précitées : il est plus fin, légèrement cristallin et plus dur. Cela évoque une pratique attestée au ^{xv}^e s. dans les carrières de Lucenay, où certains bancs étaient réservés pour les « vases et les tombeaux »³⁸.

Il n'est d'ailleurs pas exclu que d'autres faciès du Bathonien, plus septentrionaux, aient été également utilisés, comme le montrent plusieurs stèles découvertes récemment sur la colline de la Croix-Rousse et non encore étudiées³⁹. Signalons encore le cas unique d'un petit cippe en calcaire jaune aalénien du Mont d'Or lyonnais⁴⁰. Ce matériau est bien attesté à Lyon au cours du Haut-Empire, mais uniquement sous la forme de moellons dans des murs en *opus caementicium* (mur de terrasse de la rue des Farges, ⁱ^{er} s.; bassin découvert avenue A.-Max, ⁱⁱ^e s.) où le matériau est de qualité médiocre, avec de

nombreux nodules siliceux peu compatibles avec les exigences de la pierre de taille.

Enfin, nous avons relevé parmi les monuments des ⁱⁱ^e-ⁱⁱⁱ^e s. plus de cinq variétés de calcaires inconnues ou peu utilisées dans les matériaux des bâtiments. Ce sont surtout des roches dures ; seules des analyses pétrographiques pourraient permettre d'en retrouver l'origine⁴¹.

Pour conclure, il faut tout d'abord souligner la présence et l'importance du calcaire miocène (pierre du Midi) dans les monuments les plus anciens (fin du ⁱ^{er} s. avant J.-C., début du ⁱ^{er} s.). Cette importation précoce que l'on observe également dans l'architecture (temple du culte impérial du Verbe-Incarné, premier état du théâtre) semble indiquer que, faute de bien connaître encore les ressources régionales, on a préféré faire venir un matériau exploité en Gaule méditerranéenne dès avant la romanisation pour la construction de tradition hellénistique⁴² et largement utilisé en Narbonnaise (Nîmes, Arles, Orange, Glanum...). Cette pierre de taille sans doute importée par le Rhône, restait à Lyon d'un usage essentiellement limité aux constructions publiques. On a donc avec les mausolées en grand appareil de Trion, des constructions privées de prestige, qui n'ont pas d'équivalent dans l'habitat contemporain où la pierre de taille est rare et le grand appareil inconnu.

Les comparaisons stylistiques entre les mausolées lyonnais (notamment celui de Salonus) et celui de Glanum avaient déjà permis d'imaginer un atelier de sculpteurs itinérants⁴³ ; l'identité du matériau renforce ce rapprochement et suggère une association étroite entre un matériau et des équipes de sculpteurs possédant un style original.

L'importation de la pierre du Midi paraît cesser à Lyon au milieu du ⁱ^{er} s., au moment où apparaît le calcaire portlandien (choin de Fay) qui prend

35 A. COMMARMOND, *op. cit.*, p. LXXII.

36 Fontaine dédiée à l'origine à l'empereur Claude : E. DELAVAL, Une fontaine gallo-romaine alimentée par l'aqueduc du Gier découverte à Lyon (clos du Verbe-Incarné), *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 402, 1989, p. 229-241.

37 Période 1 de A. Audin et Y. Burnand : *CIL* XIII, 2059 = A.D. 206 (Ancharia Bassa) ; période 3 : 2058 = A.D. 254 (Q. Ancharius Marianus) ; période 4 : 1840 = A.D. 57 (T. Aurelius Aprilis, centurion), 2223 = A.D. 353 (C. Nertius Censorinus) ; période 5 : 1888 = A.D. 79 (Satria Ursa), 2204 = A.D. 345 (Maria Saprícia) ; période 6 : 1856 = A.D. 36 (T. Flavius Florus, vétérans).

38 Archives départementales du Rhône, 10G 1598 (8-9).

39 Travaux inédits de l'Atelier municipal d'archéologie de Lyon sous la direction de B. Mandy.

40 *CIL* XIII, 1977 = A.D. 235 (Aelia Profutura, période 5).

41 Signalons que contrairement à ce qui a pu être écrit (A. AUDIN et M. LE GLAY, Récentes découvertes épigraphiques à Lyon, *Notes d'épigraphie et d'archéologie lyonnaises*, Lyon, 1976, p. 5-45), le choin de Villebois-Montaliou (calcaire bathonien de l'île Crémieu), peu fréquent dans la construction romaine, n'a pas été utilisé à Lyon dans l'art funéraire. Bien que très résistant (pierre dure à froide), ce matériau de couleur grise présente une surface hétérogène, aussi bien sur le lit de carrière (taches de couleur brune) qu'en délit (joints stylolithiques), ce qui explique qu'il n'ait pas été choisi comme support d'inscriptions.

42 J.-C. BESSAC, Influences de la conquête romaine sur le travail de la pierre en Gaule méditerranéenne, *Journal of Roman Archaeology*, 1, 1988, p. 57-72.

43 F. S. KLEINER, Artists in the Roman World : an Itinerant Workshop in Augustan Gaul, *Mélanges de l'École Française de Rome. Antiquités*, 89, 1977, p. 661-696.

rapidement la première place sur le « marché lyonnais de la pierre de taille ». Il est intéressant de noter que l'ouverture de ces carrières va de pair avec l'utilisation du marbre importé dans les constructions et correspond au développement d'une mode des pierres dures.

L'utilisation de calcaires plus tendres se poursuit néanmoins au-delà de cette date, à partir de laquelle on considérerait généralement qu'ils étaient remplacés par le choin de Fay. La nature du support ne saurait donc constituer un critère absolu de datation : toute épitaphe sur des matériaux tendres ou fermes n'est pas forcément antérieure au milieu du I^{er} s. La relative fréquence de ces blocs (plus de 10 % des monuments postérieurs au I^{er} s.)⁴⁴ et le fait que de tels matériaux (excepté la pierre du Midi) sont bien attestés dans les constructions au moins jusqu'au III^e s., peuvent indiquer qu'il ne s'agit pas de remplois.

Ce phénomène bien illustré par la mise en œuvre de l'Urgonien crayeux du Jura (pierre de Seyssel) et le calcaire oolithique du val de Saône (pierre de Lucenay) peut s'expliquer diversement.

D'abord leur nature propice aux travaux de sculpture explique le choix des calcaires tendres pour réaliser des monuments figurés. Ceux-ci sont rares à Lyon ; on peut citer outre la stèle du soldat déjà mentionnée, celle de Primila représentée avec un coffret à bijoux (fig. 5)⁴⁵, ou un fragment de lit (probablement un lit funéraire) décoré d'une scène de course de char, en pierre de Seyssel⁴⁶.

On remarque également, même si l'échantillon reste statistiquement faible, que les monuments non figurés en pierres tendres se rapportent généralement à de simples particuliers, qui n'occupaient aucune fonction officielle dans la cité. Certains sont très modestes : ce sont des stèles ou des cippes de petite taille, irrégulièrement dressés, qui présentent une inscription peu soignée, parfois réduite à de simples incisions. Il s'agit très certainement de monuments réalisés par des non-spécialistes. Les calcaires tendres avaient dans ce cas l'avantage de pouvoir être travaillés par des ouvriers qui ne possédaient pas le savoir-faire d'un tailleur de pierre ni d'un graveur de métier. Même si l'ethnologie nous montre fréquem-

44 Il est probable que ces monuments sont sous-représentés dans les collections lapidaires : leur taille et leur nature les destinaient aux fours à chaux, alors que les blocs imposants de calcaires durs, difficiles à débiter, ont été la plupart du temps remployés dans des constructions en grand appareil ou en fondation et ont pu ainsi parvenir jusqu'à nous.

45 A.D. 362.

46 ESPÉRANDIEU, *Recueil* III, 1777.

Fig. 5 — Stèle de Primila, dite de la femme aux bijoux.

ment que les sommes consacrées aux funérailles ne sont pas toujours en rapport direct avec le niveau social du défunt, on peut raisonnablement penser, dans le contexte de la Gaule romanisée, que ces matériaux étaient destinés à des familles peu fortunées.

Soulignons enfin, une fois encore, le rôle majeur du calcaire portlandien du Jura (choin de Fay) dans les monuments postérieurs au milieu du I^{er} s., en notant toutefois qu'il n'est pas le seul calcaire dur mis en œuvre. Il existe une réelle diversité qu'une série d'analyses pétrographiques devrait mettre en lumière. On a noté avec raison la relation qui existe entre l'utilisation de pierres dures et la rareté des monuments funéraires figurés : le calcaire portlandien se prête mal à la sculpture et les représentations sur blocs de choin sont rarissimes ; on citera seulement une scène de banquet funéraire en bas-relief (fig. 6)⁴⁷. Mais on ne saurait suivre sur ce point A. Allmer et P. Dissard qui considéraient que c'était

47 *Ibid.*, 1778.

Fig. 6 —
Scène de banquet
funéraire.

l'absence de matériaux tendres qui condamnait à n'utiliser que le choin et expliquaient ainsi l'absence de stèles figurées⁴⁸. On ne peut évoquer un quelconque déterminisme géologique, car on sait que divers matériaux moins durs furent utilisés à Lyon durant toute la période romaine. De plus, comme on vient de le voir, ils sont également présents dans l'art funéraire. Il ne manquait donc pas de carrières pour fournir des roches qui se prêtaient à la sculpture.

Il s'agit plutôt du choix délibéré d'une certaine sobriété dans l'art funéraire, d'une volonté de souligner la prééminence de l'inscription⁴⁹ et d'en

Fig. 7 — Cippe de Septimius Julianus, savonnier.

48 A propos de ce relief, A. Allmer et P. Dissard écrivait « tout cela est à peu près informe et à peine plus que dégrossi, non pas que les Lyonnais fussent devenus à ce point dédaigneux des recherches de l'art, mais parce que la pierre employée était peu propre, à cause de sa dureté, à un travail fin et délicat. A Vienne, dans toute la Savoie où l'on n'avait à sa disposition que cette même pierre, se retrouve la même absence d'ornementation » A.D., III, p. 478. Cet argument est déjà réfuté par J.-J. Hatt, *La tombe gallo-romaine*, Paris, 1951 (rééd. 1986), p. 169-170.

49 Il conviendrait de s'interroger sur ce phénomène, qualifié par J.-J. Hatt, de « déclin de l'art funéraire en Narbonnaise et à Lyon aux II^e et III^e siècles », cf. *La tombe gallo-romaine*, op. cit., p. 164. Il est d'autant plus difficile de considérer la disparition des représentations figurées comme un déclin, qu'elles semblent rares à Lyon même au I^{er} s. Ce goût pour le calcaire dur, sans doute succédané du marbre, évoque plutôt les manifestations d'un art funéraire différent, qui exprime une évolution des sensibilités, comme celle qui touche aujourd'hui nos cimetières, où depuis les années 60, l'on assiste au remplacement du calcaire par les granites sombres accom-

pagné d'une banalisation des formes du monument ; voir l'étude sur la Provence : M. Vovelle, *De la pierre blanche à la marée noire*, *Lithiques*, 1, 1985, p. 70-76.

assurer la qualité par l'emploi de calcaires très durs, suscitant le développement d'une remarquable «école de gravure». Le grain fin et l'extrême compacité du calcaire portlandien permettent en effet d'obtenir des arêtes très vives et résistantes et des surfaces égrisées d'une grande perfection, mais son travail devait être réservé à des professionnels expérimentés⁵⁰. Les graveurs lyonnais ont ainsi réalisé des lettres dont la qualité traduit une indéniable recherche esthétique (fig. 7).

50 Une épitaphe (*CIL* XIII, 1982 = A.D. 213) conserve le souvenir d'un graveur de lettres (*ars characteria*), mort à l'âge de 18 ans.

On constate que toutes les épitaphes des riches personnages (patrons des corporations, magistrats...) mais aussi les blocs honorifiques offerts aux dignitaires (prêtres de l'autel des Trois Gaules) emploient systématiquement ce type de calcaire. Il est également omniprésent dans les constructions publiques, notamment dans les édifices de spectacle (théâtre, odéon, amphithéâtre). Cela tendrait à montrer que c'était à Lyon une sorte de «matériau officiel», assurant aux constructeurs une pérennité réelle mais aussi symbolique de leurs réalisations et qu'il était de bon ton, lorsqu'on appartenait à l'élite ou que l'on voulait marquer son attachement aux traditions, d'offrir ou de s'offrir un monument taillé dans un matériau étroitement associé à l'image de grandeur de la colonie.

Hugues SAVAY-GUERRAZ